



**HAL**  
open science

## Introduction : La retraduction, un état des lieux

Enrico Monti

► **To cite this version:**

Enrico Monti. Introduction : La retraduction, un état des lieux. Autour de la retraduction: perspectives littéraires européennes, Orizons, pp.9-20, 2011, 978-2-296-08811-5. hal-02288176

**HAL Id: hal-02288176**

**<https://hal.science/hal-02288176v1>**

Submitted on 17 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Introduction

## La retraduction, un état des lieux

ENRICO MONTI

### *Résumé*

Si la retraduction est une pratique de plus en plus importante dans l'espace littéraire européen, au niveau théorique elle demeure encore peu étudiée dans ses multiples spécificités. En ouvrant la voie aux nouvelles perspectives offertes par les articles ici réunis, cet essai introductif, et la bibliographie finale du volume, visent à fournir un état des lieux du débat scientifique autour de cette thématique. Les motivations qui nous poussent à retraduire, la notion du vieillissement des traductions, les implications idéologiques et poétiques des retraductions, leur fréquence, ainsi que ce qu'on définit comme l'« hypothèse de la retraduction » sont autant de pistes communes parcourues par les différentes études qui composent le présent volume. Emblématique de l'état éphémère de toute traduction, la retraduction porte cependant une attention toute particulière sur l'acte du traduire et sur son rôle dans la formation d'un canon littéraire.

### *Abstract*

Retranslation is an activity of the utmost importance in the European literary system, and one that still has not been analysed in its manifold implications. This introduction, together with the bibliography at the end of the volume, offers a state-of-the-art of the scholarly debate on this issue, opening up the way to the new perspectives offered by the following papers. The reasons behind retranslations, the notion of « ageing », the ideological and poetical implications of retranslations, their frequency, and the so-called « retranslation hypothesis » are some of the issues explored in the various contributions of this volume. Retranslation is symbolic of the ephemeral nature of translation, but at the same time it foregrounds the importance of translation as an essential tool in canon formation.

## Définition du domaine de recherche

La vaste diffusion de la pratique de la retraduction au sein de l'espace littéraire européen demeure encore peu explorée dans ses multiples enjeux. Le présent volume se propose donc d'essayer d'approfondir cette thématique, en partant notamment de la définition des limites terminologiques et théoriques de la question, pour ensuite enchaîner avec un aperçu sur la casuistique littéraire.

La pratique consistant à retraduire des œuvres déjà traduites est très ancienne et répandue, et elle nous éclaire sur l'historicité de tout acte de traduction. Cependant, la spécificité de cette opération a été longtemps négligée dans les études de traductologie. Il est significatif par exemple que l'entrée « retraduction » soit absente du *Dictionary of Translation Studies* de 1997, comme de la première édition de la *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (quitte à être intégrée dans la deuxième édition, de 2004)<sup>1</sup>. Il suffit de jeter un coup d'œil au débat autour de la retraduction – dont le lecteur trouvera une synthèse bibliographique à la fin de ce volume – pour comprendre que l'intérêt pour ce phénomène « ancien, fréquent et polymorphe »<sup>2</sup> est assez récent : si l'on exclut les quelques études pionnières de Paul Bensimon et Antoine Berman (1990) et d'Yves Gambier (1994), on remarque une présence très faible de contributions antérieures à l'an 2000. Toutefois, ces dernières années, on constate un regain d'intérêt autour de cette question, en réponse notamment à l'appel des quelques

1. À vrai dire, on trouve l'entrée « retranslation » dans le *Dictionary of Translation Studies*, mais seulement avec l'acception de « relay translation », entrée à laquelle on est renvoyé pour une définition (éds. Mark Shuttleworth et Moira Cowie, Manchester, St. Jerome, 1997). Toute mention explicite du concept de « retraduction » est également absente du récent *Oxford Handbook of Translation Studies* (éds. Kirsten Malmkjær et Kevin Windle, Oxford, Oxford University Press, 2011), et des « key concepts » de *The Routledge Companion to Translation Studies* (éd. Jeremy Munday, London / New York, Routledge, 2009). Parmi les ouvrages de référence, on remarque au contraire la présence de l'entrée « retranslation » dans le premier volume du *Handbook of Translation Studies* (éds. Yves Gambier et Luc Van Doorslaer, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 2010).
2. Annie Brisset, « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance : Sur l'historicité de la traduction », *Palimpsestes*, n° 15, 2004, p. 41.

traductologues qui se sont occupés du sujet et ont dénoncé le manque d'études dans ce domaine<sup>3</sup>. Au-delà du désir de montrer la nouveauté et l'intérêt de son domaine de recherche, qu'on pourrait entrevoir derrière ces invocations, il est indéniable que la retraduction est une activité qui s'impose du point de vue quantitatif et qualitatif dans la plupart des systèmes littéraires.

L'acte de retraduire est ici pris dans le sens de « traduire de nouveau »<sup>4</sup>, qui est d'ailleurs la première occurrence du terme en français, que le *Trésor de la langue française* fait remonter à une lettre de Charles Fontaine, traducteur d'Ovide, datée de 1556. Le mot prend aussi, comme Jean-René Ladmiral et Yves Gambier le rappellent dans leurs essais, le sens de « traduction d'un texte qui est lui-même une traduction », et donc de « traduction par relais », ou « traduction indirecte », signification attestée en français à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. En anglais, d'après l'*Oxford English Dictionary*, nous trouvons également (et uniquement) la définition de retraduction (*retranslation*) comme « nouvelle traduction » (« a new transla-

3. Nous citons entre autres : « Le concept de retraduction reste à approfondir », « Un travail sur corpus reste à faire pour mieux cerner le concept de retraduction » (Yves Gambier, « La retraduction, retour et détour », *Meta*, vol. XXXIX, n° 3, 1994, p. 414, 416) ; « On peut s'étonner que le phénomène si fréquent de la retraduction ait donné lieu à une réflexion critique somme toute assez mince. Cette carence reflète, semble-t-il, l'absence d'une réflexion sur le *travail de l'histoire* (au sens de Gadamer) dans le champ propre de la traductologie » (Annie Brisset, « Retraduire ou le corps changeant de la connaissance : Sur l'historicité de la traduction », *loc. cit.*, p. 41) ; « [La ritraduzione è un fenomeno] ancora da scandagliare e offre interessanti spunti di ricerca » (Patrizia Pierini, « La ritraduzione in prospettiva teorica e pratica », in *L'atto del tradurre. Aspetti teorici e pratici della traduzione*, Roma, Bulzoni, 1999, p. 53) ; « Currently, there is no detailed or systematic study on retranslations *per se* » (Şebnem Susam-Sarajeva, « Multiple-entry visa to travelling theory : Retranslations of literary and cultural theories », *Target*, vol. XV, n° 1, 2003, p. 2) ; « Hemos partido de la constatación de que el concepto de "retraducción" ha sido poco explorado en Traductología » (Juan Jesús Zaro Vera, « En torno al concepto de Retraducción », in Juan Jesús Zaro Vera et Francisco Ruíz Noguera (éds.), *Retraducir : una nueva mirada. La retraducción de textos literarios y audiovisuales*, Málaga, Miguel Ángel Gómez Ediciones, 2007, p. 9).
4. « *Retraduire* : a) 1556 « traduire de nouveau » (FONTAINE, tr. OVIDE, Epistre ds HUG.); b) 1672 « traduire un texte qui est lui-même une traduction » (CHAPELAIN, Lettres, éd. Ph. Tamizey de Larroque, t. 2, p. 770) », *Trésor de la Langue Française en ligne* (<http://atilf.atilf.fr>, consulté le 28/9/2011).

tion »<sup>5</sup>) ; la signification de « traduction par relais » (*relay translation*) est pourtant attestée dans le *Dictionary of Translation Studies*. Cette deuxième définition de « traduction d'une traduction » n'a pas été prise en compte dans ce volume. En effet, bien que s'agissant d'une pratique sans doute importante dans l'histoire littéraire (surtout pour ce qui concerne l'accessibilité et l'importation de textes entre langues dites minoritaires), la traduction par relais pose des problématiques complètement différentes par rapport au concept de « nouvelle traduction » sur lequel nous nous sommes concentrés<sup>6</sup>. Si le terme de retraduction (ou *retranslation*) est donc aujourd'hui relativement fréquent parmi les traductologues, force est de constater que le monde éditorial fuit cette définition, en lui préférant de manière systématique l'expression « nouvelle traduction », dans la volonté manifeste de souligner la nouveauté de l'opération, plutôt que la répétition implicite de l'acte<sup>7</sup>.

La retraduction étant une thématique potentiellement très vaste, le présent volume a délibérément imposé à ses collaborateurs un domaine (la littérature), ainsi que des limites géographiques et culturelles (la production européenne) et chronologiques (le XX<sup>e</sup> siècle), dans le but d'éviter toute dispersion théorique et analytique.

Pour ce qui est de la contrainte générique, nous avons décidé de limiter notre analyse au texte littéraire, avec la conviction que la littérature est le domaine où la retraduction trouve son expression la plus vitale. Cela n'empêche que l'on retradise, de façon plus ou moins intensive, également dans d'autres domaines : philosophie, sciences humaines et sociales, etc. Toutefois, c'est seulement en littérature que la fonction esthétique du langage est évoquée à son degré maximal et que l'insatisfaction herméneutique, qui déclenche souvent une retraduction, se manifeste le plus claire-

5. Voici la définition de l'édition en ligne de l'*Oxford English Dictionary* : « *Retranslation* : 1. The action or an act of *RETRANSLATE* *v.*; *esp.* the action or an act of translating a text, word, etc., again or in a new way ; 2. A text, or piece of text, that has been translated again or in a new way; a new translation » (<http://www.oed.com>, consulté le 28/9/2011).
6. Des références ponctuelles à la traduction indirecte sont faites dans les textes de Jean-René Ladmiral, Yves Gambier et Tania Collani.
7. Pour une analyse des implications terminologiques du préfixe *re-* dans le terme retraduction, on renvoie à Philippe Marty, « Le "re" de "retraduire" : La communauté des traductions (*meinen* dans un vers de Rilke : *Sonnets à Orphée*, I, 4) », in Robert Kahn et Catriona Seth (éds.), *La Retraduction*, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2010, p. 33-45.

ment. La littérature est une « langue chargée de sens »<sup>8</sup>, disait Ezra Pound dans son *ABC of Reading* ; et c'est justement cette *surcharge* de sens qui peut déclencher la pluralité d'interprétations à l'origine des multiples retraductions d'une œuvre.

Le choix de limiter notre *corpus* à la littérature européenne se nourrit de la conviction qu'il y a une cohérence épistémologique et historique dans cette « limitation ». L'Europe littéraire est un champ d'investigation dont la validité et la résistance ont été prouvées par plusieurs spécialistes de la critique littéraire : Ernst Robert Curtius avant tout le monde, mais aussi Jean-Louis Backès, Béatrice Didier, Pascal Dethurens et János Szávai<sup>9</sup>. Et Henri Meschonnic s'est également exprimé sur la validité d'un *corpus* et d'un réseau de traductions historiquement et géographiquement enracinés dans l'espace européen<sup>10</sup>.

En ce qui concerne la contrainte temporelle, nous avons choisi de nous limiter au XX<sup>e</sup> siècle (avec parfois quelques débordements sur le XXI<sup>e</sup>) parce que, pendant ce siècle, la retraduction a acquis une importance croissante. Même si, à ce jour, nous ne disposons pas de statistiques comparant la quantité de traductions et de retraductions publiées, le nombre de retraductions grandit sans cesse. Isabelle Collombat prévoit ainsi pour le XXI<sup>e</sup> siècle un « âge de la retraduction » : « Depuis les années 1990 on assiste à une vague de retraductions – notamment vers le français, mais aussi vers

8. « Literature is language charged with meaning » (Ezra Pound, *ABC of Reading*, New York, New Directions, 1934, p. 28).
9. Par ordre chronologique : Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* [*Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, 1948], tr. Jean Bréjoux, Paris, PUF, 1956 ; Jean-Louis Backès, *La Littérature européenne*, Paris, Belin, « Belin sup. Lettres », 1996 ; Béatrice Didier (éd.), *Précis de littérature européenne*, Paris, PUF, 1998 ; Pascal Dethurens, *De l'Europe en littérature. Création littéraire et culture européenne au temps de la crise de l'esprit (1918-1939)*, Genève, Droz, 2002 ; János Szávai, *Problématique de la littérature européenne*, Paris / Budapest / Torino, L'Harmattan, 2005.
10. Cf. Henri Meschonnic, « Les grandes traductions européennes, leur rôle, leurs limites. Problématique de la traduction », in Béatrice Didier (éd.), *Précis de littérature européenne*, Paris, PUF, 1998, p. 221-239 ; Henri Meschonnic, « L'Europe des traductions est d'abord l'Europe de l'effacement des traductions », *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999, p. 32-57 ; Henri Meschonnic, « L'Europe du traduire », *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007, p. 175-185.

d'autres langues – d'une ampleur et d'une soudaineté extraordinaire »<sup>11</sup>. Malheureusement, l'absence d'études statistiques en diachronie<sup>12</sup> ne nous permet pas de corroborer l'idée d'une accélération de ce phénomène depuis les années 1990, et donc depuis la chute du mur qui coupait l'Europe de la libre circulation des langues et des littératures. Néanmoins, certaines études de ce volume semblent confirmer cette hypothèse : nous pensons notamment à la prolifération étonnante des retraductions en polonais de Baudelaire et Saint-Exupéry remarquée par Jerzy Brzozowski et Natalia Paprocka à partir de cette période, ou encore à la vague de retraductions du *Quijote* en France analysées par Ana Pano Alamán.

### Les motivations derrière une retraduction : l'insatisfaction à l'égard des traductions existantes

Quelles sont les raisons qui nous poussent à retraduire, à refaire ce qui a été déjà fait, lorsqu'on est loin d'avoir tout traduit<sup>13</sup> ? Évidemment il y a plusieurs raisons possibles ; cependant, l'une des plus fréquentes est l'insatisfaction vis-à-vis des traductions existantes, ce qui, à son tour, peut être justifié de plusieurs façons.

Une traduction peut être insatisfaisante, par exemple, en raison d'omissions ou de modifications dans les traductions précédentes. La retraduction sera donc déterminée, dans ce cas, par la volonté de restaurer l'intégralité du texte. L'histoire de l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle nous offre plusieurs exemples de censure idéologico-politique, ou encore de cette censure morale qui édulcore, voire efface, dans les traductions, les éléments

11. Isabelle Collombat, « Le XXI<sup>e</sup> siècle : L'âge de la retraduction », *Translations Studies in the New Millennium : An International Journal of Translation and Interpreting*, vol. II, 2004, p. 1.
12. Les premiers chercheurs à avoir essayé une étude de ce type (limitée à la Finlande) sont Kaisa Koskinen et Outi Paloposki. Cf. Kaisa Koskinen et Outi Paloposki, « Retranslation in the age of digital reproduction », *Cadernos de tradução*, n° 11, 2003, p. 19-38 ; Outi Paloposki et Kaisa Koskinen, « Reprocessing texts : The fine line between retranslating and revising », *Across Languages and Cultures*, vol. XI, n° 1, 2010, p. 34 s.
13. Voir à ce propos la liste, publiée par le Centre National du Livre en France, des œuvres littéraires étrangères dont on souhaite une traduction française : [http://www.centre-nationaldulivre.fr/IMG/pdf/2009.04.Lacunes\\_LIE.pdf](http://www.centre-nationaldulivre.fr/IMG/pdf/2009.04.Lacunes_LIE.pdf) (consulté le 28/9/2011).

contraires à la morale dominante<sup>14</sup>. Parfois, c'est le texte de départ qui change, par exemple lorsqu'une édition critique de l'œuvre établit une nouvelle version de référence : dans ce cas aussi, la retraduction peut être animée par un souci d'adhérence philologique pour ce que l'on envisage comme l'intégralité du texte – dans le présent volume, Peter Schnyder analyse la prise en compte des variantes du texte de départ dans la retraduction des poèmes de Georg Trakl.

La retraduction peut aussi être motivée par la volonté de recouvrer un rapport direct avec le texte-source, rapport qui pouvait être absent dans la traduction précédente : il s'agit des traductions relais ou des traductions d'une traduction que nous avons évoquées plus haut. Si les traductions littéraires de ce type sont de moins en moins fréquentes, plusieurs œuvres traduites à partir d'une traduction sont encore en circulation : un exemple nous vient de la récente retraduction italienne du roman de Nikos Kazantzakīs, *Vios kai politeia tou Alexī Zormpa* (fr. *Alexis Zorba*), qui est annoncée comme la première traduction intégrale de l'ouvrage à partir du grec moderne, vu que la précédente traduction avait été faite en 1955 à partir de la version anglaise, *Zorba the Greek*. Dans cette catégorie des traductions indirectes on peut inclure également les traductions faites par des traducteurs-écrivains (évoquées par Jean-René Ladmiral dans son essai), où la figure de « relais » ou « pivot » est jouée par un traducteur, qui met au service desdits écrivains ses compétences linguistiques, en leur offrant le « service » d'une version littérale du texte de départ. Gide, Pound et Vittorini, entre autres, ont eu recours, en différentes mesures, à cette pratique<sup>15</sup>.

Cependant, la plus forte raison justifiant l'insatisfaction vis-à-vis d'une traduction existante est sans doute le fait que les traductions « vieillissent ». Certes, les textes de départ vieillissent aussi, mais pas de la même manière que leurs traductions, au moins aux yeux du public. Là où ceux

14. Par exemple, lors de notre travail de retraduction du roman de Richard Brautigan, *A Confederate General from Big Sur* (1964), nous avons remarqué que la première traduction italienne (datant de 1967) censurait les quelques références sexuelles présentes dans le texte de départ.
15. On pense au travail d'André Gide sur *Typhoon* de Joseph Conrad à partir de la version de Marie-Thérèse Müller, aux traductions du chinois d'Ezra Pound faites à partir des versions d'Ernest Fenollosa, ou encore à la figure de Lucia Rodocanachi, longtemps la « nègre » des écrivains-traducteurs italiens Elio Vittorini, Eugenio Montale et Carlo Emilio Gadda.



que l'on définit comme des textes « originaux » prennent des rides qui les rendent encore plus charmants, les imperfections dues à l'âge des traductions ont une propension toute particulière à les rendre grotesques. Cette série de causes et d'effets peut s'expliquer par le fait que le statut des traductions n'atteint jamais l'autorité des textes « originaux ». En tant que méta-textes, les traductions ne sont qu'une interprétation possible du texte de départ et, par conséquent, elles n'ont pas l'unicité de ce dernier. Cela expliquerait aussi pourquoi on publie assez rarement des retraductions intralinguistiques de textes qui font partie de notre patrimoine culturel, même si la compréhension des lecteurs modernes est souvent déficitaire, voire faussée<sup>16</sup>. On se trouve donc dans une situation où la grande majorité des lecteurs anglais, par exemple, n'accepterait pas de lire Shakespeare dans une traduction en anglais contemporain, alors que très peu de leurs homologues non-anglophones accepteraient de lire du Shakespeare dans une traduction du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est pas seulement la langue qui change, mais également les moyens mis à disposition des traducteurs : l'amélioration des outils lexicographiques et de recherche offre aux traducteurs contemporains des ressources incomparables par rapport aux moyens de travail des « anciens » traducteurs ; sans compter la meilleure compétence linguistique qui a suivi généralement la professionnalisation de leur métier. Si le progrès généralisé des moyens et des compétences n'implique pas automatiquement une meilleure traduction, il est évident qu'il peut contribuer, tout comme une analyse critique plus approfondie de l'œuvre, à une meilleure compréhension du texte de départ. Finalement, les normes traductives, ces contraintes socioculturelles qui influencent profondément l'activité de traduction et ses résultats, jouent un rôle fondamental dans l'évolution de la pratique de la traduction et de la retraduction. En effet, la professionnalisation de la traduction au cours de ces dernières décennies a souvent fait basculer l'approche traductive des textes littéraires du pôle de l'*acceptability* vers le

16. À ce propos Gianfranco Contini souligne de quelle façon la lecture de quelques célèbres vers de Dante par des Italiens contemporains est souvent imparfaite, voire erronée, car parfois les mots ont pris une signification au cours des siècles (cité dans Umberto Eco, *Dire quasi la stessa cosa : Esperienze di traduzione*, Milano, Bompiani, 2003, p. 163).

pôle de l'*adequacy* (pour reprendre la terminologie de Gideon Toury<sup>17</sup>), même s'il s'agit d'une tendance qui n'est pas généralisable à tout le contexte européen. À simple titre d'exemple, la domestication-adaptation des noms propres dans les romans, telle qu'on la retrouve dans les traductions littéraires de plusieurs pays européens jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui une pratique obsolète dans la plupart des cas et dérangement pour un lecteur contemporain.

### D'autres raisons pour retraduire

D'autres raisons peuvent être à la base du travail de retraduction, tout en n'impliquant pas nécessairement une insatisfaction à l'égard des traductions existantes.

Avant tout, il y a la volonté de donner une nouvelle perspective au texte. Certes, l'insatisfaction est souvent latente, cachée derrière la conviction que certaines perspectives ou dimensions du texte de départ n'ont pas été suffisamment prises en compte dans les traductions précédentes. Par exemple, lorsque Henri Meschonnic a proposé sa retraduction de la Bible, il avait en tête l'impératif du rythme (et donc la poésie) du texte sacré, qu'il voulait restaurer après toute une série de traductions qui l'avait sacrifié en faveur du sens. Son opération avait donc pour but de donner à ses lecteurs une perspective qui avait jusque-là été mise au deuxième plan et qu'il jugeait essentielle dans sa propre lecture de la Bible. Dans d'autres cas, un *skopos* différent de la traduction peut déterminer des retraductions-adaptations d'œuvres canoniques (pour la lecture d'un jeune public, par exemple), ou peut donner lieu à une réécriture avec une idéologie militante (on renvoie, par exemple, à l'étude de Martine Hennard Dutheil de la Rochère sur les retraductions des contes de Perrault par Angela Carter).

Ensuite, des raisons d'ordre économique et/ou éditorial peuvent être à l'origine de la pratique de la retraduction : une nouvelle traduction peut être par exemple justifiée parce que l'opération s'avère plus rentable que la réédition d'une traduction existante. Lorsque l'ouvrage est dans le domaine public, la commande d'une nouvelle traduction peut revenir moins

17. Gideon Toury, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 1995, p. 53 s.

chère à un éditeur que l'achat des droits d'une traduction existante. D'ailleurs, selon une pratique « dénoncée » par Jean-Pierre Lefebvre, les retraducteurs seraient souvent moins bien payés que les traducteurs, du fait que leur travail serait « facilité » par les traductions déjà existantes<sup>18</sup> et peut-être aussi en raison du prestige qu'il y a à devenir la nouvelle voix d'une œuvre canonique – perspective alléchante pour quelques spécialistes universitaires, en vue surtout d'une édition critique, enrichie de notes et commentaires. En même temps, une retraduction – ou mieux une « nouvelle traduction » dans la terminologie éditoriale – se révèle souvent plus attractive aux yeux des lecteurs / critiques qu'une ancienne traduction rééditée, et par conséquent plus rentable pour les éditeurs<sup>19</sup>. Les stratégies commerciales de ces derniers, en effet, visent souvent à souligner la nouveauté et l'actualité de l'opération de retraduction<sup>20</sup>, de façon à convaincre les lecteurs qu'ils se trouvent devant une traduction plus « authentique » que les précédentes et devant un texte, au bout du compte, « nouveau ».

### Quel délai pour la retraduction ? Un regard sur les séries traductives

Selon John Michael Cohen, traducteur anglais du *Don Quixote*, « chaque grand livre demande à être retraduit une fois par siècle »<sup>21</sup>. On peut dire qu'« une fois par siècle » ne correspond vraiment pas au rythme auquel l'Europe retraduit aujourd'hui et, si l'on en croit un éditeur français (Ivan Nabokov, ancien responsable de la littérature étrangère chez Plon), il fau-

18. Jean-Pierre Lefebvre, « Retraduire », *Traduire*, n° 218, 2008, p. 12.

19. Pour les différences entre retraductions et révisions / rééditions du point de vue de leur rentabilité et impact sur le public, cf. Outi Paloposki et Kaisa Koskinen, « Reprocessing texts : The fine line between retranslating and revising », *loc. cit.*, p. 29-49.

20. On remarque par exemple que très souvent les livres sont présentés en librairie avec des bandes publicitaires qui affichent la « nouvelle traduction ».

21. « Every great book demands to be re-translated once in a century » (John Michael Cohen, *English Translators and Translations*, London, Longmans, 1962, p. 9, cité d'après Michel Ballard, « In search of the foreign : A study of three English translations of Camus's *L'Étranger* », in Myriam Salama-Carr (éd.), *On Translating French Literature and Film II*, Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 19).

draît retraduire les œuvres classiques tous les 20 ans<sup>22</sup>, ce qui nous donne un aperçu de la vitesse que la pratique semble avoir connue parmi les professionnels de l'édition. Cependant, si on se fie aux études ici réunies, force est de constater que la cadence des retraductions ne montre que très rarement un parcours régulier. Il en résulte qu'il est difficile de généraliser la fréquence de retraduction, tout simplement en raison de multiples facteurs (pas seulement temporels) qui influencent cette pratique. Dans la plupart des cas, il s'agit d'une série traductive soumise à des sauts et à des accélérations plus ou moins prévisibles, liés à la conjoncture socio-économique et/ou à des données culturelles qui ont déterminé la production de nouvelles traductions : une réévaluation critique de l'œuvre, une recrudescence de l'intérêt autour de son auteur ou de sa thématique, une adaptation cinématographique, l'expiration des droits d'auteur, etc.

Le cas le plus éclatant qu'on peut observer est probablement l'accélération des retraductions d'ouvrages canoniques lorsqu'ils tombent dans le domaine public, une fois écoulés les 70 ans suivant la mort de leur auteur. On assiste alors à une prolifération assez étonnante de retraductions<sup>23</sup> : pour reprendre les mots de Lawrence Venuti à propos de la traduction des classiques, « les éditeurs se disputent pour transformer le capital culturel que ces textes ont acquis en capital économique »<sup>24</sup>. Les enjeux économiques et éditoriaux liés à la retraduction sont abordés dans plusieurs contributions du volume, notamment dans les textes de Natalia Paprocka et Joanna Gornikiewicz sur les traductions polonaises du *Petit Prince* et de *À*

22. Propos recueillis dans un dossier monographique du magazine *Lire*, intitulé « Faut-il tout retraduire ? », février 1997, p. 39.
23. L'année 2011 a été marquée, par exemple, par une explosion de retraductions des œuvres de Francis Scott Fitzgerald et notamment de *The Great Gatsby* qui, seulement dans ce début d'année a connu, entre autres, 6 retraductions en italien, 3 en allemand, 2 en espagnol, 1 en français, ce qui nous donne un aperçu de l'importance des facteurs économiques dans ces choix. Les exemples en ce sens sont nombreux : entre 1997 et 1999, on trouve au moins cinq nouvelles traductions des *Duineser Elegien* de Rilke en anglais – Rilke est mort en 1926. On peut déjà s'attendre, dans les prochains mois, à une augmentation des retraductions des œuvres de James Joyce et Virginia Woolf, vu qu'ils sont décédés en 1941 – sans doute plusieurs traducteurs partout en Europe et ailleurs sont déjà à l'œuvre...
24. Lawrence Venuti, « Translation, interpretation, canon formation », in Alexandra Lianeri et Vanda Zajko (éds.), *Translation and the Classic*, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 27 (notre traduction).

*la Recherche du temps perdu*, et de Fabio Regattin sur les traductions italiennes du *Cyrano de Bergerac*.

### Sur l'« hypothèse de la retraduction »

Après ces quelques considérations sur les motivations et le délai des retraductions, nous voudrions maintenant apporter quelques réflexions sur la modalité des retraductions, à partir de ce qu'on définit comme « hypothèse de la retraduction » (*retranslation hypothesis*). Il s'agit d'une hypothèse avancée par Paul Bensimon et Antoine Berman en 1990, mais qui remonte à la vision cyclique des traductions proposée par Goethe<sup>25</sup>. Si on voulait la résumer, « l'hypothèse de la retraduction » serait un mouvement progressif de chaque retraduction vers le texte-source : la première traduction est tendanciellement une traduction-introduction, avec une acclimatation de l'œuvre à la langue et à la culture de départ, alors que les traductions successives sont généralement plus portées à afficher l'étrangeté du texte. L'hypothèse a suscité un important débat, qui a vu prévaloir les réfutations, même si elle a été reprise par quelques études<sup>26</sup>. Cette hypothèse trouve bien évidemment quelques confirmations, surtout dans les séries traductives du XX<sup>e</sup> siècle, dues notamment à une progressive professionnalisation de la traduction, à l'amélioration des ressources lexicographiques et à un basculement des normes de traduction vers le pôle de l'*accuracy*, ce qui pourrait déterminer, en l'absence d'autres motivations contrastantes, le susdit mouvement vers le texte-source prévu par cette hypothèse. Néanmoins, il est évident que ces quelques cas ne permettent pas d'en tirer une

25. Cf. Paul Bensimon, « Introduction » et Antoine Berman, « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes*, n° 4, 1990, p. IX-XIII, 1-7. Le terme de « retranslation hypothesis » a été introduit par Andrew Chesterman dans : « A causal model for translation studies », in Maeve Olohan (éd.), *Intercultural Faultlines. Research Models in Translation Studies 1: Textual and Cognitive Aspects*, Manchester, St. Jerome, 2000, p. 15-27.
26. Entre autres, l'entrée « Re-Translation » d'Isabelle Vanderschelden accepte cette hypothèse, en portant à titre d'exemple le cas des œuvres de Dostoïevski en français et en anglais (p. 1155). Cependant plusieurs chercheurs (tels que Gambier, Paloposki et Koskinen, Skibińska et Susam-Sarajeva *et alii*) ont montré les limites de la généralisation d'une telle vision, qui, tout en trouvant des confirmations dans quelques études de cas (voir par exemple les cas analysés par Tania Collani et Cristina Vignali dans ce volume) semble difficilement généralisable.

généralisation, étant donné que très souvent les motivations derrière une retraduction sont multiformes et que cette hypothèse semble être assez réductrice par rapport à la complexité du phénomène (voir aussi l'article d'Yves Gambier dans le présent volume).

### La visibilité de la retraduction

Tout bien pesé, on peut affirmer qu'au XX<sup>e</sup> siècle, la retraduction met souvent l'accent sur elle-même et qu'elle est rarement invisible. Si Henri Meschonnic évoquait l'effacement de la traduction comme étant à l'origine des littératures européennes<sup>27</sup>, on peut aujourd'hui affirmer qu'après s'être nourrie de cet effacement, l'Europe semble avoir pris une certaine conscience de son multilinguisme.

Les retraductions ont une visibilité particulière qui leur vient de leur statut et qui est, généralement, affichée dans les paratextes du volume (de la bande publicitaire à la couverture, de la préface à la postface, en passant par la note des retraducteurs). L'impression qu'on a à la lecture des articles ici rassemblés, c'est que les retraducteurs du XX<sup>e</sup> siècle sont généralement plus verbeux que les « simples » traducteurs ; ils ont une tendance à oublier la *sprezzatura* dont leurs prédécesseurs ont fait souvent preuve pour rappeler aux lecteurs qu'ils sont en train de lire non seulement une traduction, mais une nouvelle traduction, avec tout ce que cela implique. Pour cette raison, l'étude des péritextes est souvent révélatrice et peut nous offrir un regard privilégié sur la tâche de la retraduction.

Cette visibilité du retraducteur a pour effet d'attirer l'attention de la critique et des lecteurs sur l'aspect souvent négligé de la traduction. Les magazines littéraires présentent assez fréquemment des comptes rendus de nouvelles traductions<sup>28</sup> et, souvent, ils ont la particularité – dans un con-

27. Cf. Henri Meschonnic, « L'Europe des traductions est d'abord l'Europe de l'effacement des traductions », *loc. cit.*

28. La récente vague de retraductions de *The Great Gatsby* (voir note 23) a eu des échos importants dans la presse culturelle européenne en 2011, notamment avec des entretiens avec les retraducteurs (*Le Monde des Livres*) ou des analyses comparées des différentes traductions (*Il Domenicale – Sole 24 ore, Deutschlandradio Kultur*). On peut dire la même chose des récentes retraductions anglaise et française de *Die Blechtrommel* de Günther Grass, ou encore de la nouvelle traduction italienne de *Der Zauberberg* de Thomas Mann, sortie en 2010 avec le nouveau titre de *La montagna magica* (au lieu du

texte habituellement peu attentif à l'aspect de la traduction – de nous conduire dans les « arrières-cuisines » de la traduction littéraire évoquées par Jean-René Ladmiral dans sa nouvelle introduction à *Traduire* de 1997<sup>29</sup>. Les entretiens avec les traducteurs et les analyses comparées des traductions sont plus fréquents que jamais lorsque la presse culturelle s'attache à une retraduction : avec sa surcharge de « visibilité », celle-ci a la capacité unique de solliciter une réflexion sur la traduction.

Au fond, la retraduction, plus encore que la traduction, est une opération consciente (même si elle est commissionnée par un éditeur et non pas due à l'initiative du traducteur), car elle présuppose une prise en compte et une revisitation de l'acte du traduire. Pour reprendre les mots de Meschonnic : « Retraduire suppose sans doute plus fortement encore une théorie d'ensemble que traduire ce qui n'a encore jamais été traduit »<sup>30</sup>. En plus, la retraduction est souvent un ménage à trois, quatre, cinq, etc., où il faudrait prendre en compte non seulement un texte de départ, mais aussi une série, plus ou moins longue, de textes d'arrivée. Le retraducteur peut s'imposer de ne pas regarder cette série dans un premier temps, pour ne pas être influencé ; mais ensuite il a en quelque sorte le devoir de connaître les autres lectures du texte – tout comme les lectures critiques de l'œuvre – ne serait-ce seulement que pour éviter des fautes de compréhension, qui sont généralement moins tolérables lors d'une retraduction. De ce point de vue, nous sommes persuadés que l'appropriation d'un texte passe aussi par l'expérience des interprétations précédentes (s'agit-il de lectures critiques ou de traductions). L'une des raisons de la réticence envers cette forme de lecture multiple et érudite<sup>31</sup>, au-delà du compréhensible manque de temps,

titre désormais canonique *La montagne incantata*). Le changement de titre dans ce dernier cas a eu plusieurs échos dans la presse et chez le public, ce qui rappelle la situation de dépaysement de la grand-mère de Proust vis-à-vis d'Ulysse, devenu pendant son existence Odysseus en raison d'une nouvelle traduction (situation évoquée par Susan Bassnett et André Lefebvre dans leur introduction à *Translation, History and Culture*, London / New York, Pinter, 1990).

29. Jean-René Ladmiral, *Traduire : Théorèmes pour la traduction*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Gallimard, « Tel », 1994, p. XVI.
30. « Retraduire suppose sans doute plus fortement encore une théorie d'ensemble que traduire ce qui n'a encore jamais été traduit » (Henri Meschonnic, « Traduire : Écrire ou désécrire », in *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007, p. 70).
31. Jean-Pierre Lefebvre par exemple, refuse de consulter les traductions précédentes, car il juge cela comme une « perte de temps et de liberté » (Jean-Pierre Lefebvre, « Retraduire », *loc. cit.*, p. 11).

pourrait se situer dans une forme d'angoisse de plagiat qui agace une grande partie des retraducteurs ; en effet, après avoir examiné les traductions existantes, le retraducteur pourrait être poussé à se différencier de ses prédécesseurs jusqu'à introduire des changements forcés, par peur d'être accusé d'avoir copié la traduction existante. Une autre source d'inquiétude pour le retraducteur concerne ses illustres prédécesseurs, qui ont laissé une traduction devenue canonique : qu'ils soient des écrivains ou des traducteurs célèbres, ces prédécesseurs ont parfois la capacité de retarder, voire de bloquer, le processus de retraduction, comme le montre Elzbieta Skibińska dans son étude sur Tadeusz « Boy » Żeleński.

### L'infinitude de la série traductive : limites et opportunités

Étant donné que l'équivalence parfaite entre deux langues-cultures n'existe pas, il va de soi qu'aucune traduction ne pourra jamais se considérer comme définitive. Toute traduction est une interprétation possible du texte-source liée au contexte socio-historique de sa production, et donc rien n'empêche qu'on puisse donner une nouvelle interprétation du texte et que l'on puisse avoir une pluralité de traductions (tant en diachronie, qu'en synchronie). Cela est particulièrement évident pour le texte littéraire, qui se nourrit de sa pluralité de signifiés et de sa « charge » de sens. Le retraducteur contemporain se demande déjà, comme le fait Bernard Hœpffner dans le présent volume, ce qu'il en sera de son œuvre lorsqu'une nouvelle traduction paraîtra. Le destin de toute traduction (ou presque), comme Jean-René LADMIRAL nous le rappelle dans son essai, est d'être mortelle, et d'être donc un jour refaite, pour un autre public, pour un autre temps, selon d'autres modes de traduction, dans une langue qui n'est plus la même et à partir d'un texte qui, lui aussi, n'est plus le même. Le phénomène de la retraduction expose cruellement les limites de tout acte de traduction et l'état éphémère de cette activité. En même temps, il nous offre l'opportunité d'une relecture incessante des textes canoniques qui, grâce aux retraductions, continuent à nous parler de façon directe, vive, ouverte.



## Le plan du volume

Nous avons évoqué dans ces pages quelques-unes des questions et des problématiques qui ont été soulevées dans le débat récent autour de la retraduction. Il en reste bien d'autres que les vingt-six contributions de ce volume sauront articuler à leur tour selon des approches et des perspectives différentes, pour essayer de cerner de plus près cette « pulsion » vers la retraduction.

L'ouvrage est organisé en quatre sections : la première, intitulée « Théorie et histoire de la retraduction », offre une reprise et un approfondissement du débat théorique sur la thématique, et elle comporte les études de deux illustres traductologues, Jean-René Ladmiral et Yves Gambier, ainsi qu'une réflexion historique sur le rapport entre écriture, traduction et retraduction de l'helléniste André Hurst.

La deuxième section donne la parole aux retraducteurs, qui réfléchissent, à différent titre, sur les motivations de leur travail, leur rapport avec les traductions précédentes, et les spécificités du processus de retraduction. Les quatre contributions ici rassemblées touchent à la retraduction de quelques auteurs canoniques de la littérature européenne : Charlotte Brontë (Véronique Béghain), James Joyce (Bernard Hœpffner), Gustave Flaubert (Ida Porfido) et Samuel Beckett (Chiara Montini).

La partie centrale du volume se compose de quinze contributions qui, selon des approches diverses, nous offrent des analyses de plusieurs cas de retraduction, qui croisent les différentes langues et littératures européennes. Ces contributions ont été réparties en deux sections, intitulées « Prose » et « Poésie & Théâtre », et elles concernent, pour la presque totalité des cas, des classiques du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle traduits au XX<sup>e</sup> et au XXI<sup>e</sup> siècle. La section « Prose » nous offre des études de cas qui vont du *Vathek* de William Beckford (Tania Collani) aux réécritures de la littérature de jeunesse dans le monde anglophone (Martine Hennard Dutheil de la Rochère), de *À la Recherche du temps perdu* (Joanna Górnikiewicz) à des romanciers contemporains tels que Marguerite Duras (Joanna Jakubowska-Cichoń) et Miguel Delibes (Felipe Aparicio Nevado), en passant par les contes de Buzzati (Cristina Vignali), le roman féministe *Una donna* de Sibilla Aleramo (Rotraud von Kulessa) et trois différentes traductions d'*Effi Briest* de Theodor Fontane en français (Françoise Wuilmart).

La section « Poésie et Théâtre » part de la poésie de Georg Trakl (Peter Schnyder), Baudelaire (Jerzy Brzozowski) et Apollinaire (Franca Bruera) dans ses multiples déclinaisons respectivement françaises, polonaises et italiennes, pour arriver à nos jours avec deux figures d'écrivains re-traducteurs : Philippe Jaccottet (Adriane Luethi) et André Weckmann (Peter André Bloch). La retraduction théâtrale occupe Justyna Lukaszewicz dans son étude d'*Ubu roi* d'Alfred Jarry en polonais, et Fabio Regattin dans son analyse des destins italiens du *Cyrano* de Rostand.

Une dernière section a été consacrée aux enjeux sociologiques de la re-traduction et elle nous offre des approches qui éclairent les dynamiques socioculturelles à la base du processus de retraduction. Le lecteur y trouvera un aperçu de la pauvreté des (re)traductions pour les littératures dites mineures (Maryla Laurent), de la difficulté de retraduire après une grande figure de traducteur comme l'a été Tadeusz « Boy » Żeleński pour la littérature polonaise (Elżbieta Skibińska), ou encore une étude des enjeux socio-économiques dans l'accaparement d'un best-seller tel que le *Petit Prince* dans le marché éditorial polonais (Natalia Paprocka), et enfin les errances du *Quijote* à travers un siècle de retraductions françaises (Ana Pano Alamán).

Le lecteur trouvera à la fin du présent volume un index des noms, qui lui permettra également un regard transversal sur l'ouvrage, ainsi qu'une bibliographie critique, qui pourra offrir d'autres sources d'inspiration pour l'exploration des multiples enjeux de la retraduction.

Université de Bologne  
ILLE – Institut de Recherche en langues et littératures européennes